



Tu seras heureuse, toi! — Page 327, col. 1.

MONT-REVÊCHE

PAR GEORGE SAND.

Dutertre, touché de tant de sensibilité, mais surpris et effrayé de découvrir si peu de conscience dans ce caractère incomplet, tâcha de s'y prendre par un raisonnement des plus simples et pour ainsi dire terre à terre.

— Écoute, folle enfant, lui dit-il, je ne te gronde pas, je ne veux pas t'humilier; je veux t'éclairer et te préserver justement de l'humiliation dont l'idée t'est si pénible. Parle-moi franchement : aimes-tu ce jeune homme ?

— Moi ? Pas du tout, Dieu merci ! s'écria Éveline, furieuse contre Thierray pour lui avoir attiré cette scène.

— Eh bien, tant pis ! répondit Dutertre ; car il a du mérite, un nom honorable dans les arts, du talent, une grande délicatesse de sentiments et une véritable élévation d'idées et de caractère.

— Vous croyez ? dit Éveline, à qui cet éloge de Thierray ne déplut pas. Je ne sais pas tout cela, moi ; je ne l'ai pas examiné à ce point.

— Mais, moi, reprit Dutertre, je devais l'examiner, et je l'ai fait. Je devais prendre sur lui des informations minutieuses et sûres ; enfin, avant de l'introduire chez moi, je devais m'assurer que c'était un homme d'honneur, que personne au monde n'avait le droit de faire rougir. C'est là le premier point, le point essentiel dans la société. Quant aux détails, je ne me crois point infaillible dans l'observation, et je ne crois pas non plus que Thierray soit sans défauts ; mais, comme je n'ai jamais pensé qu'il existât sur la terre un seul homme à l'abri de tout travers et de toute imperfection, j'ai jugé que, dans le cas où le spectacle de notre heureuse famille le ferait penser au mariage, et dans le cas où une de mes filles apprécierait ses qualités, Thierray serait un des

hommes avec lesquels on a d'aussi bonnes chances que possible pour un avenir à deux.

— Ainsi, mon père, dit Éveline, c'est un prétendant que vous nous avez amené là ?

— Non, ma fille ; c'est vous qui en avez fait un prétendant peut-être, par l'attention que vous lui avez accordée ; moi, je l'ignore. Je ne choisis pas pour vous ; je n'ai jamais formé, je ne formerai jamais de projet qui pourrait blesser vos inclinations et vous enlever votre initiative. Dans cette société, très-difficile à traverser, parce qu'elle est à la fois très-exigeante et très-corrompue, j'ai cherché à vous ouvrir une voie aussi douce et aussi sûre que possible, en vous laissant, à toutes trois, sur le point capital du mariage, une grande liberté de choix. Mais ce respect de vos droits les plus délicats, cette confiance dans votre jugement ne devaient pas me rendre aveugle et téméraire. Je ne devais pas vous lancer sans réflexion dans un monde plein de hasards et de dangers, parce qu'il est plein de vices fardés et d'apparences menteuses. Je devais faire ce que j'ai fait : vous tenir dans une retraite agréable, où je ne laisserais pénétrer que des hommes sûrs, incapables de vous tromper, de vous rechercher lâchement pour vos richesses, et où vous seriez libres de choisir, non pas dans une foule d'aspirants, mais parmi un petit nombre aussi bien épuré qu'il m'était possible de le faire. Là s'est borné mon rôle ; et je ne sais pas ce que, dans ma situation vis-à-vis de vous, j'eusse pu faire de plus pour concilier la tendresse avec la prudence, mon besoin de vous voir heureuses avec mon devoir de vous faire respecter.

— Je comprends tout cela, mon père, dit Éveline, qui avait écouté avec assez d'attention, et je suis fâchée que vous ne m'avez pas jugée plus tôt assez raisonnable pour l'entendre. Je vous confesse que nous avons eu parfois du dépit, Nathalie et moi, de nous voir ainsi reléguées à la campagne et de n'aller à Paris qu'à de rares et courtes occasions, comme de petites filles de province qui vont embrasser leur papa, acheter des

robes neuves et voir la girafe au Jardin des Plantes. Mais nous avons tort, je le reconnais, puisque nous n'étions pas les victimes oubliées de vos préoccupations industrielles et politiques, mais bien les victimes privilégiées de votre sollicitude et de votre prudence paternelles.

— Tu ne t'en crois pas moins une victime, ma chère enfant, car tu maintiens le mot.

— Passons, mon papa. L'année est longue, il y a des jours de pluie où l'on s'ennuie à la campagne malgré qu'on en ait ; et puis on ne croit pas toujours, pour se résigner, à ces dangers du monde qu'on ne connaît pas. Mais revenons à votre M. Thierray. Nous sommes libres de faire attention à lui si bon nous semble ; voilà votre conclusion, quant à lui. Mais, quant à moi, je comprends moins qu'auparavant la leçon un peu dure que vous m'avez donnée. Si je suis libre de l'aimer, je suis libre de vouloir m'en faire aimer, et la manière dont je m'y prendrai, bonne ou mauvaise, hardie ou timide, savante ou maladroite, ne regarde que moi.

— Et je serai indiscret et déplacé, moi, ton père, si je te dis que tu prends la mauvaise voie et que tu compromets ton bonheur futur par un système faux et fâcheux ?

— Permettez, papa, dit Éveline redevenue folâtre et railleuse, vous avez tous les droits possibles comme excellent père, et, de plus, vous êtes compétent comme homme à succès dans le monde, mais...

— Qu'est-ce que cela, Éveline ? dit Dutertre étonné et mécontent ; quelle est la portée de semblables expressions dans votre bouche, et quand c'est à votre père qu'elles s'adressent ? Que savez-vous de ma vie dans le monde ? et qui vous a appris ce que peut être l'animal ridicule désigné par vous sous le titre d'homme à succès ?

— Mon Dieu ! papa, si vous vous fâchez pour un mot, il ne faut plus que je vous réponde. Voyons, c'est donc une impertinence que j'ai dans l'esprit, quand je me représente mon père tel qu'il est, c'est-à-dire un homme de quarante-deux